

trument excellent qui ne donne pas les résultats qu'on est en droit d'en attendre.

Il faudrait donc modifier, dans certaines parties, l'enseignement des écoles d'agriculture, faire une plus grande part à la pratique. Il faudrait encore avoir un personnel enseignant bien préparé, et possédant surtout des principes pédagogiques et de bonnes méthodes.

A ces conditions, les écoles d'agriculture pourront faire quelque bien et développer chez les élèves le goût des réformes et des progrès.

En Europe ces écoles ont beaucoup aidé à la formation d'excellents chefs de culture, qui ont largement contribué à la diffusion des bonnes pratiques en agriculture.

Les cercles agricoles, les sociétés agricoles sont encore d'un grand secours pour la vulgarisation des meilleures méthodes. Aussi doit-on applaudir à leur création et les encourager vivement. Le clergé, en maints endroits, a montré le plus grand empressement à former ces cercles et ces associations. Un des premiers avantages de ces réunions, c'est la discussion entre gens pratiques des nouvelles pratiques.

Là, tout est passé au crible de l'examen et de la critique, examen et critique souvent incomplets, faute de notions, mais qui servent à rectifier et à agrandir le cercle des connaissances des auteurs de ces discussions.

La section de l'industrie laitière était une des plus importantes du Congrès. On sait quels progrès cette industrie a fait en Canada, surtout dans ces dernières années; et quel développement la plupart de ses produits ont pris depuis l'accroissement de nos exportations, notamment en fromage, qui rencontre une si grande faveur sur le marché de Londres. Parmi les conférences données par les membres de cette section, il faut citer celle très remarquable du professeur Robertson, qui a résumé, avec le talent qu'on lui connaît, son voyage agricole en Angleterre. M. Robertson sait toujours ramener à une conclusion pratique ses observations. Il voit ce qu'il y a de bien dans les autres pays, et veut en faire profiter les siens. Aussi appuie-t-il énergiquement les vœux suivants émis par la section :

1o. Encouragement de l'industrie laitière chez les colons.

2o. La surveillance de la fourniture de lait aux fabriques.

3o. L'extension des syndicats de beurrerie et de fromagerie.

4o. Le paiement du lait suivant la richesse.

5o. Et enfin — ce qui est très important pour le Canada — l'imposition d'une marque pour le fromage de lait importé.

La conférence du Frère Charret un agriculteur des plus compétents et qui appartient à l'institut des Sourds-Muets, du Mile End, près de Montréal, qui a traité de l'ensilage, a eu beaucoup de succès. On ne saurait trop attirer l'attention des cultivateurs et surtout des producteurs de lait sur la nécessité absolue de l'ensilage, pour assurer une bonne alimentation du bétail

pendant nos longs mois d'hiver. Il est regrettable qu'un vœu spécial à cet égard n'ait pas reproduit la pensée des membres de la section.

Il y a des vérités tellement évidentes qu'il n'est pas besoin, semble-t-il, de les émettre, mais il ne faut pas oublier que le Congrès parle non seulement aux membres présents, mais grâce aux comptes rendus dont la publication est annoncée, à tous les cultivateurs de la province. Or, ceux-ci peuvent être surpris d'une semblable omission.

L'ensilage dont l'honorable commissaire de l'agriculture s'est fait au Canada un des plus zélés et des plus ardents propagateurs est la meilleure ressource réservée aux producteurs de lait. C'est à la mise en pratique de ces *conserves* de fourrages qu'ils doivent l'accroissement de leurs produits laitiers.

La troisième section s'occupait des syndicats agricoles. Cette forme d'association, dont l'ÉTENDARD a fait une étude complète que nos lecteurs n'ont pas oubliée, a trouvé dans M. le comte des Etangs un avocat convaincu. Il en a parfaitement exposé les avantages et il l'a fait en homme pratique, possédant parfaitement son sujet. M. Castel, dans la même section, a donné également de très bons conseils et de très sages avis qui porteront leurs fruits.

Cette section a émis entr'autres vœux celui d'une législation favorable aux syndicats professionnels agricoles. La question est remise aux mains des législateurs. Ceux-ci tiendront à honneur de doter la province d'une organisation dont tous les pays d'Europe ont expérimenté et approuvé l'utilité incontestable.

Un autre vœu de cette section mérite encore l'attention. Il s'agit de l'industrie betteravière. Sur ce sujet, il y aurait beaucoup à dire, et ce n'est pas là le but de ce compte-rendu analytique. Mais nous sommes heureux que le congrès n'ait point oublié de signaler aux cultivateurs les précieuses ressources que la province de Québec pourrait retirer de la production de la betterave à sucre. Les échecs éprouvés jusqu'ici tiennent à des causes qui laissent entière l'excellente réputation de cette plante, au point de la création d'une industrie des plus importantes, de l'amélioration du sol, et de la prospérité des agriculteurs.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de traiter cette question qui nous semble vitale pour notre pays. Il était bon qu'au premier congrès des cultivateurs, on songeât à parler de la betterave à sucre et des avantages qu'elle offre sa production.

Il nous reste qu'une très petite place pour parler des travaux des 4e, 5e et 6e section.

Dans la quatrième section, citons une très bonne conférence de M. Auzias Tureune, directeur du Haras National sur la race chevaline. On sait les efforts faits par cet éleveur distingué pour améliorer, au moyen de l'intro-

duction dans la province des meilleures races étrangères, notre race chevaline. Il a traité ce sujet avec une autorité due à sa compétence et à son expérience. Cette section a émis les vœux suivants :

1o Conservation et reconstitution de la race chevaline canadienne ;

2o Etablissement de station fixés d'étalons.

Nous souhaitons vivement la réalisation de ce dernier vœu, sans laquelle toutes les mesures prises en faveur de cette race seront inutiles.

Dans la cinquième section qui traitait de l'arboriculture et de la sylviculture, les discours de M. Shepperd, de M. Auguste Dupuis, de M. Chapais et de M. Joly de Lotbinière, ont été très goûtés. Ils contiennent en germe la plupart des vœux émis par cette section. Nous y remarquons celui-ci que nous voudrions voir bientôt réalisé: création d'une société provinciale pomologique et d'une société de productions de fruits. Cette société rendrait, nous n'en doutons pas, les plus grands services à la province qui, sous ce rapport, a des ressources beaucoup trop négligées. Nous regrettons de n'avoir pu entendre sur cette question le T. R. Père abbé de la Trappe d'Oka. Il aurait pu donner sur ce point, des détails très intéressants et surtout très instructifs.

Enfin dans la sixième section, la conférence de M. Labelle sur la refonte du Code Municipal contenait d'excellentes réformes qui ont été approuvées par l'émission d'un vœu en ce sens.

Comme on le voit, le premier congrès des cultivateurs a fait de bonne et profitable besogne. Après la parole, l'action: voilà ce qu'il faut demander aux membres de cette réunion. Leur nombre prouve l'intérêt qu'ils apportaient à ces débats: leurs efforts à mettre en pratique les idées développées à Québec le prouveront plus sûrement encore.

CHRONIQUE AGRICOLE

Ce que l'on dit aujourd'hui de la fertilité prodigieuse des terres du Manitoba et du Nord-Ouest canadien, on l'a dit autrefois des terres qui bordent le St Laurent, et ce que l'on dit actuellement des anciennes paroisses du Bas-Canada, on le dirait aussi des terres pourtant demeurées si productives de l'Angleterre et de l'ancien continent, si l'on n'y avait été poussé par le besoin de nourrir une population excessivement dense, à améliorer la culture et à entretenir le sol dans un bon état de fertilité par le travail et la restitution.

Il ne manque pas de régions autrefois réputées pour leur grande fertilité, qui sont tombées insensiblement dans un état de stérilité désolant par suite de l'épuisement. Les populations de ces régions vivaient alors riches et heureuses, ne paraissant pas se douter que des terres si productives ne pourraient plus, dans un avenir plus ou moins rapproché, nourrir leurs descendants qui croupiraient dans la misère ou seraient obligés

de chercher une nouvelle patrie. Qu'est devenue la Terre Promise, visitée par les douze espions de Josué? Que sont devenues aussi les campagnes romaines et tant d'autres lieux aujourd'hui presque déserts?

Les seules régions privilégiées où la fertilité du sol se maintient de siècle en siècle sans restitution de la part de ceux qui l'exploitent sont, comme en Egypte, les vallées des grands fleuves dont les crues périodiques et mensuelles inondent les terres cultivées et y entretiennent une fertilité perpétuelle en y déposant un limon révivifiant.

Partout ailleurs, chaque récolte prélevée enlève au sol une certaine quantité de principes essentiels à la végétation, et quelle que soit sa richesse naturelle, si ces prélèvements se continuent d'année en année sans qu'il y ait restitution des principes essentiels enlevés, on en arrivera tôt ou tard et fatalement, à son épuisement complet.

Mais cette dégénérescence du sol devient bien plus complète et bien plus rapide encore si, au lieu de suivre une méthode de rotation en faisant succéder les unes aux autres des plantes de nature différente, et par conséquent exigeant pour leur végétation des éléments nutritifs divers, on s'en tient à produire toujours les mêmes récoltes.

J'ai entendu dire qu'autrefois, les terres de la vallée du St Laurent produisaient trente et quarante minots de blé par arpent; aujourd'hui, la moyenne atteint à peine dix minots et la culture de cette précieuse céréale est tellement dépréciée que la province de Québec ne produit probablement pas la cinquième partie du blé qui lui est nécessaire. La Nouvelle-Angleterre en est réduite au même point, et on signale déjà une diminution graduelle dans le rapport des terres à blé de l'Ouest américain. Dans cent ans, dans cinquante ans et moins, peut-être, les régions du Nord-Ouest canadien aujourd'hui réputées si fertiles auront subi le même sort si l'on n'y devient pas plus prévoyant. Et pendant ce temps, les anciennes terres de l'Europe, cultivées depuis des siècles et obligées de pourvoir à la subsistance de nombreuses populations, voient leur production se maintenir et s'accroître plutôt que de diminuer.

Et d'où vient un contraste si frappant? Tout simplement de l'imprévoyance qui fait qu'ici on a voulu et on veut s'enrichir et jouir sans s'inquiéter de ce que trouveront après nous les générations futures, tandis que là-bas on considère la terre comme un patrimoine inaliénable et perfectible que l'on veut laisser intacte à ceux qui viendront après. Ici on prend tout à la terre et on ne lui rend rien, ou ce qu'on lui rend, on le lui retourne avec parcimonie ou avec une espèce d'indifférence. Là-bas, on demande ses produits à la terre qui se complait à les donner avec profusion et usure, parce que les substances de vie qui lui sont enlevées avec les récoltes sont remplacées aussitôt par l'équi-